

Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Band: 11 (1954)
Heft: 3-4

Artikel: Pasiphaë, d'Henry de Montherlant : illusté par Henri Matisse
Autor: Comtesse, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

wunderschön, auch wenn er sehr böse ist.» Schopenhauers Vortrag – das habe ich oft erprobt – wirkt selbst dann erbaulich, wenn er zu unerbaulichen Schlüssen gelangt. Die von geistiger Vornehmheit getragene Sprache in Verbindung mit der ehernen Folgerichtigkeit der Gedanken und der überall sichtlichen Redlichkeit des unbeirrbareren Wahrheitsforschers versetzt den Leser in eine ganz ruhig kontemplative Stimmung, die etwas Wohltuendes hat, auch wo ein heimliches Donnerrollen grollenden Haders mit der ganzen Schöpfung die Rede begleitet. Und wenn eine glückliche Stunde im Leser gesteigertes Lebensgefühl hervordringen läßt, so kann es uns nicht zu sehr anfechten, daß der grimmige Philosoph uns versichert, das menschliche Dasein sei nur eine Art Verirrung und daß er gegen die impotenten Kathederpantheisten eifert, «die sich nicht entblöden, zu sagen, das Leben sei Selbstzweck», womit gar nichts gesagt sei. Als ich eines Sonntagmorgens nur ein halbes Stündchen oberhalb des Brünigpasses auf einer mit bemoosten Felstrümmern übersäten Alp lag und der Sonnenschein, der aus tausend Alpenblumen würziges Ambra in die Luft dampfen ließ, auch mir zum wonnigen Lichtbade wurde – gegenüber hatte ich die auf ihren Spitzen noch beschneiten Engelhörner, die grauen, schroffen Dolomiten des Berner Oberlandes, die den Eingang des Rosenlaultales beherrschen – da verlangte meine Seele nach keiner logischen Widerlegung der pessimistischen Kritik Schopenhauers; denn jedem Pulsschlag und jeder Faser meines Leibes war es in diesem Augenblick

einleuchtend, daß das Leben Selbstzweck sei, was auch die um mich summenden, in die Blumenkelche sich versenkenden Bienen ohne weitere Belehrung wußten. «Ganz glücklich in der Gegenwart hat sich noch kein Mensch gefühlt, er wäre denn betrunken gewesen» – so schließt Schopenhauer jenes Kapitel von der Nichtigkeit des Daseins. Gut, die Bienen und ich und die vom Sonnenlicht übergossenen alten Wettertannen, an denen das duftende Harz niederfloß, waren betrunken, wenn man es so nennen will; aber im Grunde war, was wir erfuhren, ein unbeschreibliches Erlebnis, wie es der fromme Mystiker als eine jenseits alles Denkens liegende Offenbarung empfindet.

Übrigens ist Schopenhauer nicht immer gleich streng in seiner Verurteilung menschlicher Glückillusionen. In der Abhandlung «Von dem, was einer ist», schreibt er: «Wer fröhlich ist, hat allemal Ursach, es zu sein: nämlich eben diese, daß er es ist. In früher Jugend machte ich einmal ein altes Buch auf, und da stand: ‚Wer viel lacht, ist glücklich, und wer viel weint, ist unglücklich‘, eine sehr einfältige Bemerkung, die ich aber wegen ihrer einfachen Wahrheit doch nicht habe vergessen können, so sehr sie auch der Superlativ eines Truism’s ist. Nichts kann so sehr wie Heiterkeit jedes andere Gut vollkommen ersetzen, während sie selbst durch nichts zu ersetzen ist.»

Daß kontemplative Mystik in dieser Gegend auch schon vor alters vorgekommen ist, dafür ist der selige Bruder Nikolaus von Flüe das berühmteste Beispiel.

*Dr Alfred Comtesse | Pasiphaë, d’Henry de Montherlant
illustré par Henri Matisse¹*



’il en était encore d’assez naïfs pour s’imaginer que la création d’un grand livre et son illustration sont chose toute naturelle et qu’il suffit de confronter un auteur, un artiste et un éditeur pour arriver d’emblée au chef-d’œuvre cherché, je voudrais reproduire ici ce qu’Henry Matisse a écrit² sur sa création des *Poésies de Mallarmé*³:

«Des eaux-fortes d’un trait régulier, très mince, sans

hachures, ce qui laisse la feuille imprimée presque aussi blanche qu’avant l’impression.

¹ Henry de Montherlant: *Pasiphaë*, Chant de Minos (Les Crétois). Gravures originales par Henri Matisse. Martin Fabriani s. l. ni d. (Paris 1944). In-4 en feuilles sous couverture rempliée, chemise et étui. Tirage limité à 250 ex. numérotés signés par l’artiste, dont 30 sur Japon ancien avec suite de 12 planches gravées en vue du frontispice, tirées sur Chine.

² Anthologie du Livre illustré par les Peintres et Sculpteurs de l’Ecole de Paris. Genève, Albert Skira s. d. (1944), pages XXI et XXII.

³ Stéphane Mallarmé: *Poésies*. 29 eaux-fortes originales d’Henry Matisse. Lausanne, Albert Skira et Cie 1932. In-4 raisin en feuilles sous couverture rempliée et emboîtage. Tirage limité à 145 ex. numérotés signés par l’artiste dont 30 sur Japon impérial avec suite.

à la chère Croix Rouge Suisse qui
protège nos enfants ;
à celui & à celle qui l'aident
et reçoivent ce livre
avec les vœux et la reconnaissance de

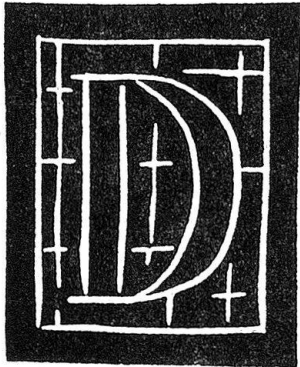
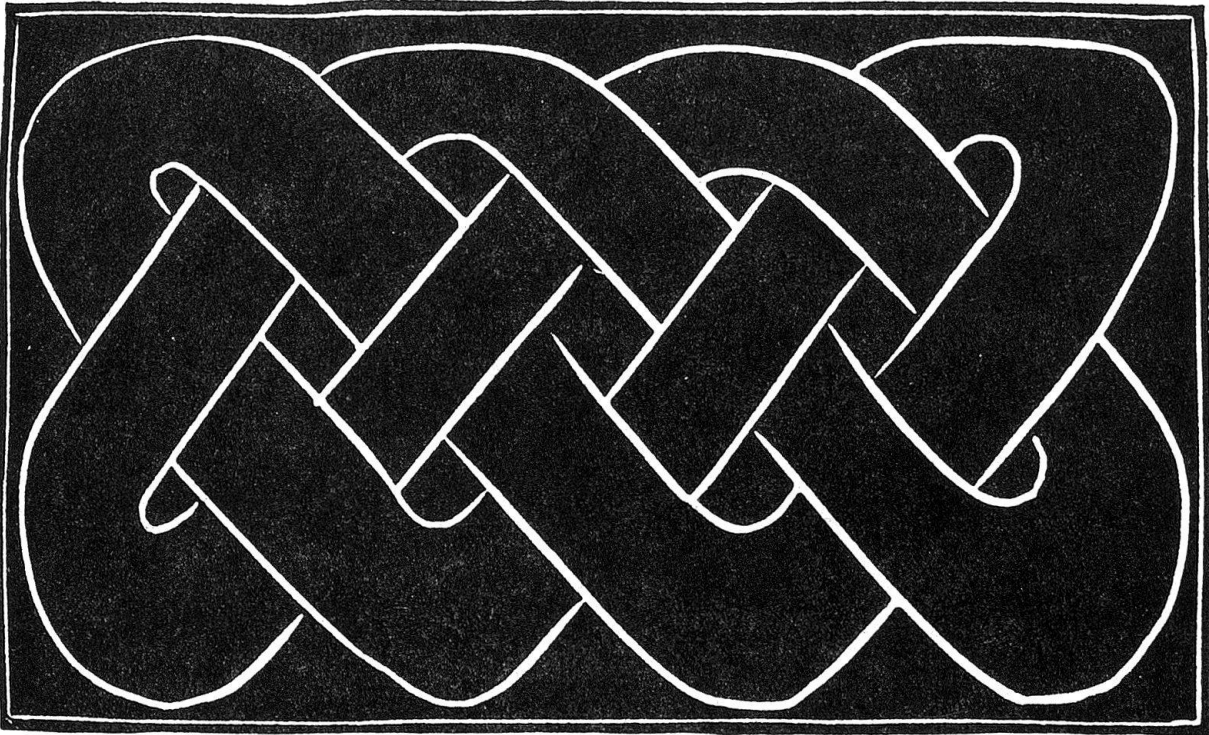
Henri Matisse

Vence Août 44

PASIPHAË

Pour la Croix Rouge (Suisse) (revenir aux Enfants)

" que ferai-je, si vous fusiez que les
autres croignent à faire ? On dit de notre
patrie, il y a une autre patrie, celle de tous
les êtres qui sont hors de commun - non pas
le face à face, mais le face à face et au
jour, j'irai à ce que j'ai voulu, sans
faute comme sans remords "
Pasiphaë, des 10. boules de Pasiphaë
monde



E la tête au pied, comme l'arc, je
tremble de l'envie de détruire.

Moi, je suis malade de haine. O
Dieu, ne me sera-t-il pas donné avant de mourir

de voir peu à peu sous mon bras, toujours
plus loin, tout alentour,

Le dessin remplit la page sans marge, ce qui éclaircit encore la feuille, car le dessin n'est pas, comme généralement, massé vers le centre mais rayonne sur toute la feuille.

Les rectos portant les hors-texte se trouvent placés en face des versos portant le texte en italique Garamond corps 20. Le problème était donc d'équilibrer les deux pages – une blanche, celle de l'eau-forte, et une noire, relativement, celle de la typographie.

J'ai obtenu son résultat en modifiant mon arabesque de façon que l'attention du spectateur soit intéressée par la feuille blanche autant que par la promesse de lecture du texte.

Je compare mes deux feuilles à deux objets choisis par un jongleur. Supposons, en rapport avec le problème en question, une boule blanche et une boule noire et d'autre part mes deux pages, la claire et la sombre si différentes et pourtant face à face. Malgré les différences entre les deux objets, l'art du jongleur en fait un ensemble harmonieux aux yeux du spectateur.»

Et encore ici l'artiste ne parle-t-il que de ses recherches personnelles, sans faire à son éditeur Skira et à son imprimeur Léon Pichon leur part dans la création de ces pages «relativement noires» qu'il avait fallu construire, elles aussi, après avoir choisi cette italique Garamond, corps 20, qui n'était pas tombée directement du ciel.

Mais ne taquinons pas le «maître» sur un succès duquel, reconnaissons-le en toute loyauté, il peut revendiquer la plus large part.

Ce triomphe dans le domaine de la bibliophilie devait engager Matisse à créer une seconde œuvre magistrale⁴.

L'on ne sait ensuite de quelles circonstances l'artiste fixa son choix sur Pasiphaë, de Montherlant, bien que l'on conçoive combien cet ouvrage fabuleux devait offrir à l'illustrateur de suggestions et d'occasions de créer, dans tout l'enthousiasme d'un art aiguillonné par la puissance de la fiction et, dès lors, librement déchaîné.

Il ne nous appartient pas de suivre ici l'auteur dans le développement et l'interprétation du sujet qu'il emprunta à la mythologie crétoise afin de s'en imprégner. Ceux que ce côté de l'œuvre intéresse plus spécialement trouveront dans l'introduction qui précède le drame un développe-

⁴ Nous ne mettons pas en parallèle cinq autres livres plus modestes, parus dès 1918, qui ne sauraient soutenir la comparaison. D'ailleurs, Matisse présente lui-même (op. cit., p. XXII) : «*Mon second livre (sic) : Pasiphaë, de Montherlant.*»

Quant au *Florilège des Amours de Ronsard*, le troisième grand livre du maître, pour lequel il ne composa pas moins de 146 lithographies originales, il ne devait paraître que plus tard, également chez Albert Skira, le 30 novembre 1948.

ment profond et complet des raisons inspiratrices qui guidèrent l'écrivain dans sa conception littéraire.

Pour nous, qui entendons décrire ce livre avant tout dans sa forme extérieure, artistique et bibliophilique, nous nous arrêterons simplement à ce jugement d'André Maurois : «Le ton propre de Montherlant, ce mélange de sensualité et de rigueur, ne fut jamais plus pur que dans ce drame d'un instant.»

Par un trait d'originalité qui ne saurait surprendre chez Matisse, le graveur remplaça ici le cuivre par le linoléum, la pointe par la gouge, et il présenta son illustration sous la forme de «négatifs» dont le dessin, admirable d'invocatrice puissance, apparaît en traits blancs sur fond noir, provoquant une impression aussi inattendue que saisissante.

Laissons d'ailleurs l'artiste nous exposer lui-même sa conception et nous décrire son œuvre⁵ :

«Mon second livre: Pasiphaë, de Montherlant.

Gravures sur lino. Un simple trait blanc sur fond absolument noir. Un simple trait, aucune hachure.

Là, le problème est le même que pour le 'Mallarmé', mais les deux éléments sont renversés. Comment équilibrer la page noire du hors-texte avec la page relativement blanche de la typographie? En composant, par l'arabesque de mon dessin, mais aussi en rapprochant la page gravure de la page texte qui se font face de façon qu'elles fassent bloc. Ainsi la partie gravée et la partie imprimée portent en même temps sur l'œil du spectateur. Une grande marge circulaire, comprenant les deux pages, les masse tout à fait.

A ce point de la composition j'ai eu la vision nette du caractère un peu sinistre du livre noir et blanc. Pourtant un livre est généralement ainsi. Mais dans le cas présent, la grande page presque entièrement noire m'a semblé un peu funèbre. Alors, j'ai pensé aux lettrines rouges. La recherche m'a demandé assez de travail, car, débutant par des lettrines pittoresques, fantaisistes, invention de peintre, j'ai dû me ranger à une conception de caractère plus sévère et classique, en accord avec les éléments déjà posés – de typographie et de gravure.

Donc: Noir, Blanc, Rouge – Pas mal ...

Maintenant la couverture. Un bleu m'est venu à l'esprit, un bleu primaire, un bleu toile, mais portant une gravure au trait blanc. Comme cette couverture devait rester dans l'emboîtement ou bien dans une reliure, j'ai dû lui garder son caractère 'papier'. J'ai allégé le bleu, sans le faire moins bleu, mais par une sorte de trame – venue de celle du lino. Un essai, à mon insu, a été fait

⁵ Ibidem. Anthologie, pages 22 et 23.



... Dors, dormeuse aux longs cils...

où le papier très imprégné de bleu paraissait être du cuir. Je l'ai repoussé aussitôt parce qu'il avait perdu le caractère 'papier' que je lui voulais.

Ce livre, à cause des nombreuses difficultés de l'architecture, m'a pris dix mois de travail à pleines journées et souvent la nuit.»

Satisfait à juste titre de son beau livre, tiré avec le plus grand soin – texte et linos – par Fequet et Baudier «aux dépens et par les soins de Martin Fabriani», Matisse eut l'idée touchante d'en offrir à la Croix-Rouge suisse un exemplaire de tête enrichi d'un grand dessin original à pleine page, et de l'envoi suivant, émouvant par sa spontanéité:

*A la chère Croix Rouge Suisse qui protège nos enfants;
à celui et à celle qui l'aident et recevront ce livre
avec les vœux et la reconnaissance de*

Henri Matisse

Vence Août 44

H. de Montherlant y ajouta de sa main:

*Pour la Croix Rouge suisse (secours aux enfants)
le fragment ci-après de son drame⁶:*

«Que ferai-je, si je ne fais ce que les autres craignent de faire? Au delà de notre patrie, il y a une autre patrie, celle de tous les êtres qui sont hors du commun. Non pas la face voilée, mais la face au grand jour, j'irai à ce que j'ai voulu, sans fierté comme sans remords.»

Pasiphaë, dans la bouche de Pasiphaë

Montherlant

Un heureux hasard nous a permis de nous rendre personnellement acquéreur de ce précieux volume qui nous fut demandé pour le faire figurer à l'exposition «Dix siècles de Livres français» à Lucerne; il y fut exposé en 1949 sous le N° 309 du catalogue.

⁶ Op. cit. pages 112 et 113.

Josef Benzing, Mainz

Ulrich von Hutten und der Druck seiner Schriften in der Schweiz



Es ist bekannt, daß die überwiegende Mehrzahl der Drucke der Reformationszeit ohne Angabe des Herstellungsortes und des Druckers erschienen sind. Der Hauptgrund für den Drucker von Schriften, die wegen ihres politischen, religiösen oder satirischen Inhaltes öffentlichen Anstoß oder die Ungnade der Zensurstellen erregten, war die Furcht vor gesetzlicher Verfolgung. Sie, die Drucker, flüchteten sich daher oft in die Anonymität, d. h. sie ließen ihre Druckwerke mit fingiertem Impressum oder meist ohne jeden Druckvermerk herausgehen. Sowohl für die Druckgeschichte eines Ortes oder die Tätigkeit eines Druckers als auch für die Geistes- und Kulturgeschichte ist es nicht ohne Interesse, die Druckorte und die Drucker dieser heimatlosen Schriften zu ermitteln. Die zuverlässige Ermittlung dieser Drucke macht aber recht erhebliche Schwierigkeiten und steckt für das deutsche 16. Jahrhundert noch in den Anfängen. Zur typographischen Bestimmung der ununterscribenen Drucke bieten oft, wenn Verfasser oder

Herausgeber keine Hinweise abgeben, was bei häufig nachgedruckten Schriften für gewöhnlich der Fall ist, nur die Drucke selbst, also ihr äußeres typographisches Bild, eine feste Grundlage. Die bildlichen Beigaben (Holzschnitte, Titeinfassungen, Initialen, Zierstücke), die Typen selbst in ihren mannigfaltigen Formen und Arten und die mundartliche Gestaltung des Textes, die oft auf Kosten des Setzers und Korrektors einer Druckoffizin geht, sind dann die einzigen maßgeblichen Kriterien, die wir zur Bestimmung heranziehen können. Die Erforscher der Wiegendruckzeit haben in Haebler's Typenrepertorium und in den Veröffentlichungen der Gesellschaft für Typenkunde (ab 1907) sehr brauchbare Hilfsmittel, die gute Erfolge gezeitigt haben. Für das deutsche 16. Jahrhundert, vor allem für die Zeit bis ungefähr 1525/30, wo auf Grund der erwähnten Kriterien noch einigermaßen zuverlässige Resultate erzielt werden können, besitzen wir in A. Götze's hochdeutschen Druckern der Reformationszeit und Joh. Luthers Titeinfassungen der Reformationszeit – wenn man von gelegentlichen Einzeluntersuchungen absehen will – nur die Anfänge von Hilfsmitteln, die wegen der Be-